TEMPERATURE

Du 14 décembre 1904.

Thermomètre de E. et L. Claudel, Opticiens, No 131 rue Carondelet.

	Fahrenheit	Centigrade
7 h. du matin	50	10
Midi	60	16
3 P. M.	62	17
6 P. M.	60	16

Le budget militaire allemand.

Les budgets de la guerre et de la marine de l'empire allemand, qui vont être soumis au Reichstag, ont été établis en vue des changements qui doivent être effectués dans l'organisation de l'armée par suite de la prochaine expiration du quinquennat militaire.

Le service de deux ans, introduit à titre expérimental en 1893, deviendra définitif, par une loi dont M. de Bülow saisira le Reichstag avant Noël. Cette loi, parallèle à la loi française, sera naturellement bien accueillie par le peuple et par le gouvernement; on pense qu'elle servira à faire accepter l'augmentation projetée du contingent.

Le gouvernement projette de plus la création de deux bataillons d'infanterie comprenant 18 officiers et 570 hommes, et d'une batterie d'artillerie à pied; la transformation de 17 escadrons de chasseurs attachés aux régiments de cavalerie, avec leur état major; l'augmentation des officiers du grand état-major général.

Les chiffres des crédits sont, d'après la "Gazette de l'Allemagne du Nord", les suivants:

Les dépenses permanentes du budget ordinaire pour le contingent militaire prussien se montent à 463,961,397 mark—en augmentation de 12 845,841 mark sur les chiffres de l'année dernière—et les dépenses extraordinaires à 25,026 020 mark—en diminution de 993,369 mark comparativement à l'année dernière.

Le budget extraordinaire demande une somme de 53,589,460 marks (augmentation de 32,470, 700 mark).

Les dépenses permanentes pour le contingent militaire saxon s'élèvent à 43,811,787 mark (augmentation de 1,714,548 mark).

Les dépenses permanentes pour le contingent militaire wurtembergeois atteignent le chiffre de 21,973,036 mark [augmentation de 531.680 mark].

Dans les articles supplémentaires entrent en ligne de compte les mesures résultant des projets de loi concernant l'effectif des forces en temps de paix et la fixation définitive du service militaire à deux ans.

Le budget de la marine prévoit l'augmentation de 100 officiers et de 2,000 hommes; l'introduction d'un nouveau type de torpilleurs, avec un nouveau système de tubes lance-torpilles; l'introduction, dans l'armement des vaisseaux de guerre, d'une artillerie légère destinée à combattre les torpilleurs.

Pour la première fois s'y trouve inscrit un crédit destiné aux essais des sous-marins. Il s'élève à 1,500,000 mark.

Voici les chiffres indiqués par la "Gazette de l'Allemagne du Nord" au sujet du budget de la marine.

Le budget de la marine accuse un total de dépenses qui s'élève à 238,400,000 mark.

Les dépenses permanentes du budget ordinaire s'élèvent à 105,580.755 mark, soit une augmentation de 5,950 246 mark sur l'année dernière. Les dépenses temporaires de ce budget s'élèvent à 111,498,450 mark, soit une augmentation de 10,632,480 mark sur l'année dernière.

Sur le budget sont prélevés 70,070 000 mark pour constructions maritimes, soit 835,000 mark de plus que l'année dernière.

Sur ces crédits sont prélevées les sommes nécessaires au payement de nombreuses annuités relatives à des dépenses antérieures.

Comme annuités nouvelles, figurent celles qui sont relatives aux vaisseaux de ligne "Q" et "R" qui seront mis en chantier en 1905 et qui sont les trente-sixième et trente-septième cuirassés d'escadre de la flotte allemande, à un grand croiseur, à deux petits croiseurs, à une canonnière d'atterrissement, à une canonnière fluviale pour l'Extrême-Orient, ainsi qu'à un vaisseau destiné à relever les mines dont la nécessité a été démontrée par la guerre russo-japonaise.

Le budget autorise aussi la création d'une compagnie spéciale de soldats pour la relève des mines, avec un effectif de trois cents hommes.

L'Immigration dans le Sud.

Il est un fait si bien établi qu'il n'est plus discutable, c'est que l'immigration apporte avec elle, partout où elle se porte, la richesse et la prospérité. Et tout en profitant de leur expérience elle infuse une vie nouvelle aux vieux habitants.

De tout temps on a tenu grand compte de l'immigration dans le Sud, pays agricole par excellence, et les économistes de cette partie de l'Union Américaine n'ont pas manqué de la recommander en toutes les occasions.

Leurs appels ne sont pas tombés entièrement dans le vide, et à diverses reprises des efforts ont été faits pour attirer dans le sud des cultivateurs désabusés du nord et du nord-ouest et des ouvriers agricoles d'Europe. En Louisiane particulièrement, certaines régions ont été peuplées en ces récentes années, et les familles qui s'y sont établies sont aujourd'hui très prospères.

Mais aucune entreprise sérieuse d'immigration n'avait encore été tentée dans le sud, et si les immigrants n'y étaient pas rares, ils n'étaient que comparativement peu nombreux, peu nombreux surtout en comparaison de l'immense étendue des terres encore incultes.

Mais voici qu'un puissant concours s'offre au sud, que les autorités fédérales elles-mêmes songent à détourner vers lui une partie du flot d'immigrants qui se déverse continuellement à New York.

Il serait probablement présomptueux de croire que c'est par amour du Sud, pour l'enrichir, que les fonctionnaires de Washington songent à envoyer au pays du sucre et du coton les immigrants qui entrent par milliers chaque jour dans les dépôts; c'est plutôt parce que leurs chers états de l'est et du nord-est en sont gorgés jusqu'à la pléthore, mais peu importe au sud le mobile des gouvernants si ce qu'ils se proposent de faire est de nature à servir ses intérêts.

M. Sargent, commissaire général d'immigration, est, d'après des avis de Washington, tout disposé à faciliter l'immigration dans le sud, et il faut savoir profiter de ces bonnes dispositions. Déjà une puissante compagnie de chemin de fer, celle du Southern Pacific, offre son concours au service d'immigration, et il est certain que son exemple sera suivi.

Il est de l'intérêt général de favoriser autant qu'il est possible le mouvement qui se dessine.

LA RÉPONSE

—DE—

M. Paul Déroulède.

Nos lecteurs qui ont suivi l'affaire Déroulède-Jaurès liront avec intérêt le télégramme que M. Paul Déroulède adressait à M. Jaurès en réponse à la dépêche que le directeur de l'"Humanité" lui envoyait à Saint-Jean-de-Luz.

A Monsieur Jaurès, directeur de l'"Humanité", Paris.

Vous avez raison, monsieur: je reconnais qu'elle était assez inoffensive en elle-même la plaisanterie que j'ai cru bon de relever un peu vivement; mais, vous savez le proverbe: "Prétexte léger, cause profonde".

Ce qui m'a offensé, et ce qui m'offense chaque jour davantage et chaque jour m'alarme de plus en plus, c'est votre infatigable propagande pour démilitariser, décatholiciser la France, et ce sont aussi tous les flots d'encre et d'éloquence incessamment versés par vous pour défendre, justifier et légaliser même autant qu'il vous est possible un abominable système de délation et d'oppression, d'iniquités et d'arbitraires, de promesses sciemment mensongères et d'excitations volontairement haineuses dont l'ensemble est la négation absolue et amènerait la ruine totale de la république. Voilà pourquoi j'ai saisi l'occasion au vol pour vous dire, ou mieux, pour vous redire publiquement ce que je pense de vous, de vos idées et de vos œuvres.

Vous appelez cela une provocation évidente. Je n'y contredis pas. Laissez-moi seulement vous demander en quoi l'évidence de ma provocation était moindre lorsqu'au lendemain de votre premier discours sur l'Alsace-Lorraine je vous qualifiais de demi-traître? C'est, dites vous, ma qualité d'exilé qui vous interdit aujourd'hui de dédaigner mes propos d'hier? Mais cette qualité—la grande, à vos yeux, je n'en doute pas—je l'avais déjà au même degré lors de la première protestation que je viens de rappeler, et je ne l'avais, hélas! pas perdue le jour où la douloureuse affaire Delsor me fit lancer contre vous un nouveau cri de colère et d'indignation.

Parlons franc: votre tardive susceptibilité a surtout pour cause la mauvaise humeur et la fausse situation où vous vous trouvez depuis votre retentissant échec au congrès d'Amsterdam. Je pourrais vous répondre que votre revenez-y de dignité intéressée ne m'émeut guère et que ce n'est pas à moi de réparer l'irréparable, mais je n'en ferai rien. S'il vous plaît d'essayer de rallier vos troupes par quelque geste de bravoure inaccoutumée, il ne saurait me déplaire d'échanger avec vous les premiers coups de feu. Qui sait, en effet, si vos amis et vous ne nous conduisez pas tout droit à quelqu'une de ces crises nationales où les horreurs de la guerre civile se mêlent au fléau de la guerre étrangère? Cela s'est vu. Cela pourrait se revoir. Vous en supporteriez le plus lourdement l'écrasante responsabilité.

J'accepte donc sans hésiter le cartel que vous m'adressez. Les deux amis qui seront à la disposition des vôtres à Saint-Sébastien, où j'habite, ne pourront malheureusement pas s'y trouver avant une semaine. L'un d'eux est, en effet, pour quelques jours encore, et jusqu'à l'expiration de la peine que vous lui aurez laissé subir jusqu'au bout, un proscrit comme moi, qui ne peut non plus que moi traverser la France: c'est mon ami Marcel Habert, qui tient à être et que je tiens à avoir à mes côtés. L'autre est un jeune camarade à moi qui n'a quitté l'armée que pour la mieux servir: c'est le député Guyot de Villeneuve.

MM. Gabriel Deville et Augagneur trouveront ces deux messieurs, à partir de demain au haut, à l'hôtel Continental, 3, calle Zubieta, Saint-Sébastien.

DÉROULÈDE.

La Sainte-Catherine

Une fête peu banale.

Du Gaulois:

S'il pouvait y avoir au ciel des degrés dans la grâce, sainte Catherine serait la plus gracieuse des saintes du paradis. Après avoir reçu le baptême à Alexandrie, où elle vivait au troisième siècle de notre ère, l'enfant Jésus lui apparut en songe et la choisit pour sa fiancée, lui laissant un anneau qu'elle retrouva à son réveil. C'est ce que l'on nomma le mariage mystique de sainte Catherine. Elle se voua à l'apostolat. Son éloquence convertissait à la foi chrétienne tous les philosophes.

Après la conversion de l'impératrice Faustine, Maximilien l'envoya au martyre. Elle avait dix huit ans. Le fer des bourreaux se brisa sur sa chair. Les anges la nourrirent dans les cachots et, de son corps décapité, au lieu de sang, un fleuve de lait s'écoula. Au moyen âge, les croisés rapportèrent d'Orient la légende de Sainte Catherine.

Dès lors, en souvenir de son martyre, signalé par tant de miracles, cette bienheureuse fut choisie comme la patronne attitrée de toutes les filles chrétiennes. Son nom est particulièrement en honneur en France.

Elle apparut à Jeanne d'Arc, notre bonne Lorraine, et dans ses entretiens mystérieux l'encharidit à aller porter remède "à la grande pitié qui était au royaume de France." Jadis nos souveraines se plaisaient à fêter ce jour, en réunissant autour d'elles des jeunes filles de toutes les conditions. Anne d'Autriche allait passer la soirée du 25 novembre avec ses filles du Val-de-Grâce. Elle leur portait mille friandises, parmi lesquelles se trouvait caché un anneau, qui restait à celle qui l'avait découvert. Puis, selon la tradition, on coiffait la statue de la sainte d'un riche bonnet brodé d'or et de pierreries.

A vingt-cinq ans, on attachait la première épingle; à trente, on en attachait deux; à trente-cinq, on attachait la troisième. C'était presque un vœu de célibat. De là est venue l'expression populaire "coiffer sainte Catherine".

Il n'est si pauvre village, en France, où sa fête ne soit célébrée par quelques réjouissances. Au centre de Paris, dans un ancien hôtel du faubourg Saint-Germain, transformé par la plus généreuse pensée en une "maison de famille", près de cent jeunes filles fêtaient récemment la Sainte-Catherine au milieu des éclats d'une franche gaieté. Elles étaient chez elles, et c'est entre elles qu'elles se recevaient, applaudissant la musique, les monologues, la petite comédie, qui fut suivie de danses et d'un souper délicat.

Toutes ces jeunes filles sont des travailleuses. Il y a là des couturières et des typographes, des modistes, des professeurs, des dactylographes, des dessinatrices, des employées d'administration, des demoiselles du téléphone, même une élève du Conservatoire, une enfant de quinze ans qui joue de la harpe comme sainte Cécile.

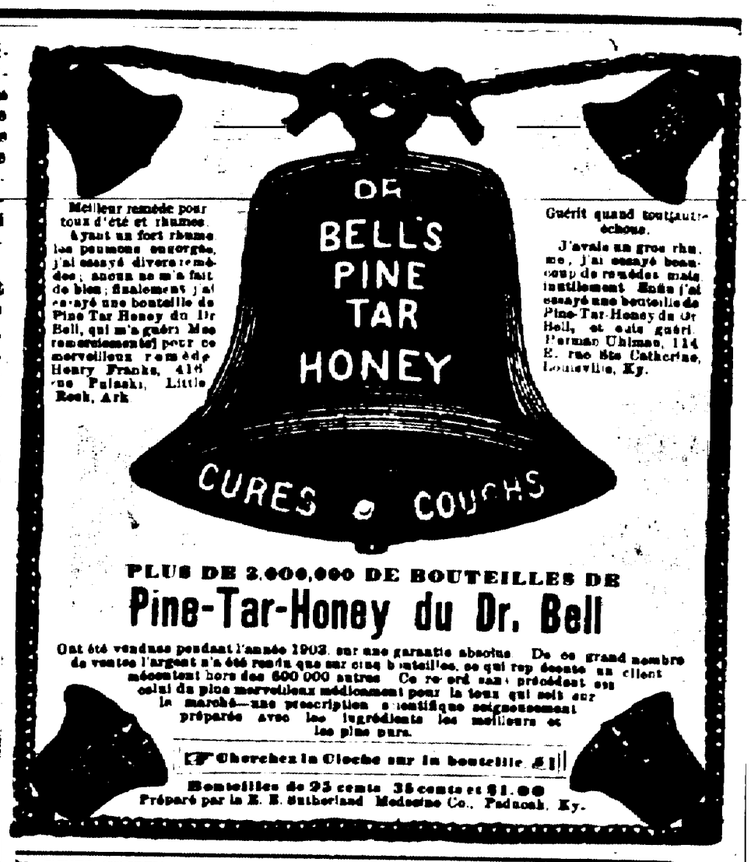
Toutes sont, à Paris, isolées, sans famille. Et souvent la meilleure part du gain sert à aider à vivre une famille nombreuse, de vieux parents, des orphelins. Admirable solidarité des humbles. Pour la modique somme de 50 francs par mois, elles ont des chambres confortables; on leur fournit trois repas abondants, sains, bien préparés, qu'elles trouvent toujours chauds, quelle que soit l'heure à laquelle leurs occupations leur permettent de rentrer. La maison est tenue avec une propreté rigoureuse, toujours éclairée, chauffée. On les soigne si elles sont malades. C'est le bien-être assuré, la santé physique. On les réconforte dans leurs peines. C'est la santé morale.

Elles étaient charmantes ces cent pauvres enfants réunies dans la vaste salle où la sollicitude attendrie de leurs admirables directrices les réunissait en l'honneur de sainte Catherine afin de leur donner un soir de joie et de détente au milieu de leur vie laborieuse. Toutes portaient avec le traditionnel petit bonnet un chardon d'argent, étincelant comme un joyau, piqué au milieu de ces chevelures sombres ou dorées. Avec de beaux yeux jeunes, intelligents, des lèvres rieuses, elles avaient ce je ne sais quoi qui est le charme des Parisiennes; pimpantes avec un bout de dentelle façonné par leurs mains, un bris de tulle, un nœud de ruban qui venait rehausser leur modeste costume.

Les conseils, les consolations, les réprimandes même leur sont prodiguées. Elles les reçoivent avec une gratitude touchante des lèvres de leurs admirables amies. Par pure tendresse pour la jeunesse énergique et laborieuse, des femmes du meilleur monde ont dévoué leur vie à cette œuvre de secours. L'œuvre des maisons de famille pour jeunes filles isolées a été reconnue d'utilité publique par un décret en date du 21 janvier 1901. Après la dispersion des congrégations, un nombre considérable d'orphelines se trouvent une seconde fois abandonnées. On ne saurait trop multiplier ces asiles où elles trouveront le bien-être et la protection. L'organisation de la maison dont nous parlons est admirablement comprise. Il faudrait l'aider à se développer; la place manque et journellement on a la douleur de refuser de nouvelles venues.

Les faibles et les souffrants ont droit à notre compassion. Que ne doit-on pas à cette vaillante jeunesse qui se jette avec une généreuse ardeur dans la lutte pour la vie. C'est une des réserves vitales du bon peuple de France.

Tout le concours bienfaisant que l'on peut donner leur est dû.



PLUS DE 2,000,000 DE BOUTEILLES DE

Pine-Tar-Honey du Dr. Bell

Ont été vendues pendant l'année 1903, sur une garantie absolue. De ce grand nombre de ventes l'argent n'a été remis que sur cinq bouteilles, ce qui rep ésente un client mécontent hors des 400 000 autres. Ce record sans précédent est celui du plus merveilleux médicament pour la toux qui soit sur le marché—une prescription scientifique soigneusement préparée avec les ingrédients les meilleurs et les plus purs.

☞ Cherchez la Cloche sur la bouteille. ☜

Bouteilles de 25 cents, 35 cents et $1.00

Préparé par la E. E. Sutherland Medicine Co., Paducah, Ky.

THEATRES.

THEATRE DE L'OPERA

Après les preuves si nombreuses de talent qu'ils ont données depuis l'ouverture de la saison, les artistes de la troupe française ne peuvent que se montrer supérieurs dans l'œuvre si spirituelle et aux péripéties si amusantes à laquelle Grenet-Dancourt a donné le titre de "Trois Femmes pour un Mari".

Cette comédie-bouffe, de laquelle se dégage un charme et une gaité rares, devrait remplir la salle de la rue Bourbon, car pour ceux qui parlent le français—et c'est par milliers et milliers qu'on les compte—il ne saurait y avoir de plus agréable soirée à passer.

Voici la distribution de "Trois Femmes pour un Mari":

André, jeune artiste-peintre.....MM. Marty
Raoul, jeune avocat.....Cusset
Dubochard, oncle d'André.Perrin
Dardenbois, oncle de Raoul .....Dorban
Gabriel Carindol père de Juliette.....Petibon
Master Boxon, père de Victoria ..... Dane
L'Adjoint ..... Mazet
Baptiste, jardinier .....Desplas
Mme Bassinet, portière..... .....Mmes Schuller
Mme Carindol, mère de Juliette ....d'Hamy
Juliette Carindol.....Costard
Pigeonnette .....Muiger
Euphémie.....Deroche
Mlle Victoria Boxon ..Derlange
Françoise..... .....Danza

Samedi, la Robe Rouge. Dimanche en matinée, les Deux Gosses. Le soir, la Famille Pontbiquet.

—Mme Delphine Renot nous a procuré le plaisir d'un très aimable entretien dans nos bureaux ces jours derniers. Nous avons été très sensible à cette attention de la charmante artiste.

THEATRE FARANTA.

"The Scout's Revenge", le chef-d'œuvre de John Arthur Frazer, un journaliste mort en pleine éclosion de talent dramatique, est remarquablement bien joué par la troupe du Théâtre Faranta. La salle est constamment bien garnie.

ORPHEUM.

Cette semaine fera époque dans les annales de l'Orpheum, grâce à l'Orpheum Road Show qui réunit tout ce qu'il y a de mieux dans le genre du vaudeville.

McIntyre et Heath sont surtout applaudis dans un acte très gai qui a pour titre "On Guard".

TULANE

L'audition de "The Office Boy", la pièce que jouent Frank Daniels et une troupe de premier ordre au Tulane, est un véritable plaisir. Aussi la salle est elle toujours pleine. Samedi soir, "jour" du Tulane, les anciens élèves et les étudiants assisteront en corps à la représentation.

THEATRE LYRIQUE.

Le succès des artistes de la troupe Olympia dans "The Wizard of the Nile" est complet, et le public emplit la salle à chaque représentation.

A chaque apparition les artistes sont acclamés, particulièrement Ed. Eagleton et Lottie Kendall.

CIRCUS.

C'est un grand nombre que les spectateurs vont applaudir au Crescent "Human Hearts", le drame pathétique qu'y jouent des artistes de talent. L'adorable histoire d'amour dont est agrémenté le pièce va droit au cœur.

Matinées aujourd'hui et Samedi.

THEATRE GREENWALL.

"Paul Revere", le beau drame américain joué cette semaine au Greenwall, fait la joie de tous les spectateurs patriotes, et ils le sont tous. Les applaudissements interrompent fréquemment les artistes, mais cela n'est pas fait pour leur déplaire. Semaine exceptionnellement fructueuse pour le Greenwall.

Rixe.

Au cours d'une querelle survenue hier soir en la demeure du juge L. L. Labatt, rue Octavia, 1518, entre deux nègres, S. Brown et Jas Andrews, qui visitaient la cuisinière, le dernier a été blessé à la tête.

Feuilleton

—DE—

L'Abeille de la N. O.

No 60 Commencé le 18 Sept. 1904

LA DÉLAISSÉE

GRAND ROMAN INÉDIT.

Par Georges Maldague.

DEUXIÈME PARTIE

Le Calvaire de l'Enfant.

XVI

Suite.

"Alors j'en ai pris mon parti, du moins je croyais....Je me disais: Avec ça que la vie est si rigolote! Elle ne vaut pas la peine d'être regrettée! Eh bien, si! la vie, c'est la vie, et je ne voudrais pas mourir!.... pense donc, j'ai dix-sept ans! Ce n'est pas un âge!

Son visage à nouveau se contractait dans une atroce désespérance.

—Mon bon Blanchard, je t'en supplie, ne t'imagine pas ça. D'abord les médecins souvent se trompent. Si tu savais comment on revient de loin. Tiens moi, j'avais une petite amie, tous les docteurs l'avaient condamnée. Bien des fois on avait cru qu'elle ne passerait pas la journée, et puis tout de même, elle continuait de vivre, et moi, je suis sûr qu'elle finira par guérir!

"Alors tu vois, cela peut être la même chose.

"Ainsi, en Amérique, il y a des médecins qui ne donnent pas du tout de remèdes qui prétendant que l'on guérit par la volonté.

"Ah! la volonté de vivre! tu vivras!

C'était la première fois depuis son internement que Marcel se laissait aller à faire une allusion à son passé, à parler de son amie, Odette. Tous ces souvenirs-là il les gardait pieusement au plus secret de lui-même, dans la crainte de les profaner.

Il lui avait fallu l'ardent désir de redonner un peu d'espérance à Blanchard, pour qu'il se laissât aller à évoquer sa vie d'autrefois, et sa voix y gagnait une telle douceur tendre, une telle force persuasive que le malade eut un soupir d'espoir.

—Ah! si tu disais vrai!

L'heure du pacage coupa court à leur effusion.

Marcel descendit en hâte, avec la peur d'être en retard pour faire sortir les bêtes de l'étable.

La façon dont se passerait la journée le préoccupait aussi quelque peu.

Il n'y avait pas de raison pour qu'il ne fût pas, comme la veille, avec le 73.

Il devait s'attendre à toute la rancune, à toute la perversité de celui-ci, et à toutes leurs conséquences.

Cette perspective n'était pas de nature à diminuer la sombre disposition d'esprit où il se trouvait plongé, par suite de son entretien avec le pauvre Blanchard.

Aussi fut-il tout effaré et empli d'une appréhension soudaine lorsque son surveillant l'arrêta au seuil des étables pour lui dire d'un ton de rogomme:

—C'est seulement maintenant que vous sortez de l'infirmerie?

—Oui, surveillant.

—Eh bien, laissez pour le moment les vaches, et passez au bureau du général qui vous y attend.

Marcel se sentit devenir blême.

On ne passait au bureau du général que dans des circonstances graves et généralement d'ordre intime.

L'esprit de l'enfant hanté de cette idée de la mort entrevue au chevet de Blanchard lui mit au cœur une terreur folle.

Il pensa que c'était une mort aussi qu'on allait lui apprendre, celle de sa mère peut-être.

Il était livide et tremblant comme un coupable quand il se présenta devant le général.

Celui-ci, assis devant son bureau, compulsait les feuilles d'un registre, et il continua quelques secondes avant de jeter les yeux sur Marcel.

C'était une habitude invétérée de la part du sévère fonctionnaire que cet instant de glacial silence, et d'attente anxieuse dans laquelle il laissait le pupille.

Enfin il prononça.

—Vous êtes le camarade du 92 paraît-il.

Marcel eut un soupir soulagé. Il ne s'agissait pas de sa mère!

Il répondit donc très vivement avec un accent où il y avait comme de la joie, celle de s'être trompé dans un affreux pressentiment:

—Oui général.

—Je ne m'en douterais vraiment pas à vous entendre, releva le grincheux personnage, et vous avez en me répondant ce ton, l'air guilleret d'un garçon que le chagrin n'étouffe pas.

"Il est pourtant tout près de sa fin, le 92.

"Et il a sollicité de M. le directeur une faveur. C'est de vous avoir près de lui de temps à autre pour causer et le distraire.

"Etant donné l'état désespéré du malade, M. le directeur dans sa bonté a consenti.

"Par conséquent vous serez temporairement dispensé du pacage, et occupé dans l'intérieur de la colonies des travaux quelconques, et aux heures de récréation, vous pourrez monter à l'infirmerie, près du mourant.

—Je vous remercie, général, et je remercie aussi beaucoup M. le directeur.

Il y avait sans doute une nuance involontaire dans la voix de Marcel et qui apportait une sensible distinction dans les doubles remerciements exprimés, car le surveillant en chef fronça durement les sourcils.

—Vos remerciements sont superflus, puisque ce n'est pas pour vous directement que la mesure est prise.

"C'est pour le 92.

"D'ailleurs, elle n'est que momentanée, ainsi que je vous l'ai dit tout à l'heure, et il est fort probable vous n'en bénéficierez que peu de jours.

"Une fois cela, vous reprendrez la garde du bétail.

Une fois "cela!"

—"Cela," c'est la mort du pauvre garçon! pensa amèrement Marcel.

"Cela" seul lui importait, à lui; qu'allait on y mêler le pacage!

Pensant que la communication du général était terminée, Marcel, avec le salut obligatoire, avait esquissé le mouvement de la retraite, en hâte de se retrouver seul, avec le chagrin que lui déniait si délibérément le surveillant et que pourtant, il se sentait au cœur.

Mais le général le retint d'un geste, et avec un redoublement de raideur que Marcel absorbé ne remarqua pas:

—Puisque nous en sommes sur cette question de pacage, il ne faut pas que vous oubliiez que c'est comme peine disciplinaire que cette besogne vous a été dévolue.

"Vous y serez astreint jusqu'en octobre, cela d'une façon immanquable.

"Mais je veux bien vous dire, pour vous aider dans les bons efforts que vous pourriez tenter qu'une fois cette époque, si je n'ai point de reproches sur votre compte, je pourrai....je verrai..

Il lui aurait beaucoup coûté évidemment de finir la phrase par une promesse formelle.

Il l'acheva donc par un geste vague qui pouvait passer à la fois pour un encouragement et pour un congé

Marcel l'accepta dans sa double signification.

Ce que le général ne disait pas, et ce qui lui donnait vis-à-vis de l'enfant cette attitude plus froide et plus gourmée encore que d'ordinaire, c'est que le relèguement de Marcel parmi les bouviers avait singulièrement mécontenté le directeur.

C'était un ordre absolu de celui-ci qui exigeait qu'on l'en retirât, et s'il n'en avait tenu qu'à ce même directeur, le 123 aurait été définitivement libéré de cet emploi dès le jour même.

M. le directeur ne connaissait que fort imparfaitement, cela était vrai, les trois centaines de pupilles.

Pourtant certaines physionomies lui demeuraient fort nettement dans l'œil, pour une raison ou pour une autre.

Or, du premier jour Marcel l'avait frappé par sa frimousse à la fois douce et énergique, sa gentillesse de manières, et son dossier le lui avait présenté également comme un enfant d'une intelligence développée, d'une bonne éducation.

Sur la plainte de monsieur Gaubert, l'instituteur, il avait bien consenti à ce que Marcel fût exclu de la classe, mais il avait pensé que ce ne serait que pour quelques jours, en une sorte de mise à pied qui n'entraînerait nullement les obligations du 123 parmi les gardeurs de bestiaux, rebut de la colonie pour la plupart, sauf les cas exceptionnels des chétifs et des convalescents en cure d'air.

Malheureusement en prenant